J'avais un détecteur de mines. C'était moi qui étais en avant et qui devais m’assurer que le chemin était clair pour les gens dans ma section qui eux ils marchaient en file indienne donc derrière moi. Mon nom est David Brodeur. Je suis lieutenant au sein des Canadian Grenadier Guards, un régiment d'infanterie de Montréal. Puis j'ai été déployé avec le Royal 22e Régiment en Afghanistan en 2010-2011. Je suis né le 12 septembre de 1989 à Longueil.

Je suis dans l'infanterie. Le rôle de l'infanterie c'est de trouver et détruire l'ennemi, peu importe les conditions. Tous les pays depuis l'antiquité qui ont des armées professionnelles ont des fantassins. Le rôle du fantassin c'est oui de détruire l'ennemi, mais c'est aussi d'accomplir toutes les tâches périphériques par rapport à ça. Donc, pour nous, par exemple, en Afghanistan ce que ça pouvait vouloir dire c'était d'aller visiter les populations, de faire de la sécurité pour le déminage, de faire de la sécurité pour des personnes qui travaillaient à rebâtir des infrastructures, ainsi de suite.

Moi, j'étais le démineur, si on veut, de la section. Mon rôle c'est principalement d'avancer le détecteur de mines, puis d'être très perceptif par rapport à ce qu'il pouvait sortir de l'ordinaire. Donc, des fils qui sortent du sol, la terre retournée qui n'était pas la journée d'avant pendant une patrouille, ou tout simplement des signes distinctifs qui ont été rajoutés, par exemple un drapeau sur un coin d'une rue qui a été rajouté. Ça peut être parce que c'est un marqueur pour les talibans pour déterminer où est-ce qu'ils ont laissé leur l'explosif.

On travaillait avec des maîtres canins qui étaient généralement engagés par les États-Unis pour travailler avec nous qui venaient des pays - surtout des Balkans – comme la Bosnie, parce qu'ils avaient beaucoup d'expérience là-bas justement pour déminer. Si jamais je trouvais quelque chose qui était anormal par exemple des métaux dans la terre ou quelque chose comme ça. Eux, ils venaient, le chien pouvait faire un deuxième screening où ils vérifiaient avec l'odeur parce qu'ils pouvaient détecter les produits chimiques à l'intérieur des explosifs. Si jamais c'est encore positif, mais à partir de ce moment-là on pouvait considérer qu'il y avait une bonne probabilité qu'il y a un explosif à cet endroit-là. Donc on faisait un cordon de sécurité, puis par la suite on appelait des ingénieurs qui sont spécialisés là-dedans qui venaient prendre charge de l'explosif pour le faire exploser.

On avait du support de l'artillerie, on avait du support des blindés. On faisait des missions conjointes, ainsi de suite. La raison qu'un groupement tactique existe comme ça c'est pour avoir un plus gros impact sur le terrain puis pour pouvoir faire des opérations spécifiquement de combat. C'est arrivé à quelques reprises qu'on en fasse même si ce n’était pas nécessairement notre objectif principal. La situation sur le terrain était liée exactement au contexte de contre-insurrection. Donc, c'est à dire que nous sur le terrain notre but ce n'était pas tellement de trouver et détruire l'ennemi, mais c'était vraiment plus de travailler avec la population pour s'assurer que la population ne devienne pas notre ennemi d'une part, et que d'autre part elle ne collabore pas avec l'ennemi comme tel. Sur le terrain l'ennemi était principalement dangereux parce qu'il faisait des embuscades. Donc pour nous c'est de travailler avec la population, avec les forces locales, donc l'armée afghane, la police afghane, mais aussi avec la population pour s'assurer que d'une part leurs conditions matérielles s'améliorent. C'est-à-dire de rebâtir les infrastructures, la sécurité pour les rebâtir, notamment déminer, mais aussi pour que, eux, ils puissent travailler avec nous. Donc qu'ils nous donnent les noms ou les endroits qui ont des caches, puis, ainsi de suite. Parfois on ne pouvait pas savoir qui était quoi, ou qui était qui, donc c'était très difficile de les trouver. La population elle-même des fois devenait complice, soit par volonté directe - c'est-à-dire qu'elle voulait aider les talibans - ou soit par blackmail [chantage]. Par exemple, ils vont aller voir quelqu'un et ils vont lui dire : « Si tu ne travailles pas pour nous, on va en placer cette bombe là, » ou quoi que ce soit, ou « On va s'en prendre à ta famille. » Donc ces gens-là devenaient complices de l'ennemi et en fait ils étaient victimes aussi dans cette histoire-là.

Le moral était excellent, en général, pour ceux qui étaient de ma compagnie, de mon peloton, et de ma section, plus spécifiquement. C'est sûr que pour comme pour n'importe quel déploiement plus on avançait, plus les gens étaient fatigués, plus le stresse commençait à s'accumuler et plus, dans notre cas, on allait vers les - la saison de combat. C'est lié avec la culture de la drogue là-bas, du pavot, ainsi de suite. Donc pour nous, plus on avançait et plus on était fatigué et stressé et plus la situation devenait dangereuse.

On avait des traducteurs avec nous qui nous aidaient dans nos tâches - puis plusieurs d'entre eux le faisaient de manière définitivement désintéressée dans le sens où, eux-mêmes, ils mettaient non seulement leurs vies en danger, mais la vie de leurs familles aussi en danger pour travailler avec nous étant donné que les talibans par la suite pouvaient utiliser ça contre eux. C'est déjà arrivé en opération que l'un des traducteurs pour nous aider dans un combat avait même décidé de transporter la munition, puis nous aidait à l'intérieur du combat à déplacer des objets, ainsi de suite. Donc il allait au-delà de son travail tout simplement pour nous aider parce que pour lui c'était important ce qu'on faisait. Puis ça avait été - Ça a montré qu'il y avait des gens là-bas qui appréciaient ce qu'on faisait.

Nous, on a eu une seule personne dans mon peloton qui a été blessée gravement. Puis par la suite est décédé de ses blessures après Afghanistan. Dans le fond, lui c'était un vieux caporal, il avait 30 ans presque dans les Forces. Puis, lui, l'armée c’était sa vie. Puis il a été blessé par un tir de RPG, de roquette, au dos. Puis on l'a évacué tout de suite et il est parti de l'Afghanistan. Justement, il est décédé malheureusement après l'Afghanistan.

Qu'est-ce que ça m'a amené? Ça m'a amené énormément au niveau de la discipline personnelle, au niveau aussi de comprendre mes limites. L'entraînement, c'est une chose, mais huit mois et demi en Afghanistan ça équivaut facilement à deux ans d'entraînement. C'est sûr que ce n’est rien à comparer de ce qu'ils ont fait par exemple la guerre de la Corée, ou la Deuxième Guerre mondiale, ou la Première Guerre mondiale, mais il n’en reste pas moins que c'est une expérience qui permet au moins de mieux voir c'est quoi le métier de fantassin, ainsi de suite. Et ça me permet aussi de tisser des liens avec des gens jusqu'à la fin de ma vie.

Quand je fais des conférences dans les écoles, ce que j'essaie de faire comprendre aux gens c'est que le souvenir c'est n'est pas nécessairement un souvenir qui doit être personnel - c'est un souvenir qui peut être aussi social. Puis ce n'est pas un souvenir nécessairement qui doit être en lien avec une émotivité quelconque. La raison que je dis ça c'est qu'il y a beaucoup de gens parfois qui parce qu'ils sont proguerres, mais proguerres dans le sens qu'ils appuient les Forces Armées canadiennes puis leurs déploiements, ou contre la guerre. Ils vont avoir un jour du Souvenir très différent. Mais ça ne devrait pas vraiment être comme ça. Le jour du Souvenir, c'est un jour qui est civique, dans le sens où est-ce qu'on se rappelle des gens qui ont fait des choses extraordinaires, qu'on soit d'accord ou non avec ce qu'ils ont pu faire. Dans le sens où est-ce que c'est très rare des militaires qui vont volontairement s'engager pour faire quelque chose de mal. Personne ne s'engage pour ça. Les gens s'engagent soit parce qu'ils sont obligés par la force des circonstances comme, par exemple avec la conscription, ou tout simplement parce qu'ils pensent faire la bonne chose. Donc à ce niveau-là, je trouve que ces gens-là, on ne devrait pas les considérer par rapport à nos jugements moraux et émotionnels. On devrait plutôt les considérer par rapport aux exploits qu'ils ont accomplis et au dévouement qu’ils ont mis dans des causes qui considéraient justes et importantes. Puis l'une de ces causes principales, si on peut le demander à n'importe quel vétéran - une fois qu'on est rendu en terrain opérationnel, la mission au niveau politique ça n'a plus tant d'importance que de juste faire son travail pour s'assurer que son camarade à droite et à gauche reviennent à la maison avec soi. Le but c'est on fait ça quand on est au combat et on ne fait pas ça pour nous-mêmes, ou pour la mission, ou pour peu importe. On fait ça pour nos camarades de combat. Je pense qu'il n'y pas personne qui peut être contre le fait que des gens se sacrifient et se dévouent à la sûreté de leurs amis et de leurs camarades de combat.